

nisation et de lutte différent tous jours. Mais c'est l'affaire de chaque Fédération...

LE BUDGET DES FINANCES Discours de Bedouce

La Chambre a commencé hier l'examen du budget des Finances. Le citoyen Bedouce, à qui nous devons déjà des interventions très étudiées et très sérieuses...

Bedouce est désormais classé parmi les orateurs les plus compétents de tous les partis en matière financière. La séance d'hier a été marquée en outre par une excellente proposition de Mistral...

On peut économiser des millions sur les dépenses somptuaires et injustifiées, legs des régimes monarchiques disparus, et ce, sans préjudice d'assurer une vie meilleure aux salariés de nos services publics.

Bedouce. — Rien que dans la dette flottante seule, il y a des millions à économiser. C'est ainsi que, sur les capitaux de cautionnement qui font l'objet d'un intérêt très élevé...

Un autre motif d'économie : il y a des annuités formidables payées aux compagnies de chemins de fer par l'Etat. A quel taux d'intérêt paie-t-on ces annuités ?

Le chapitre de pensions civiles impose tous les ans à la France une charge nouvelle. L'Etat verse tous les ans 315 millions et reçoit, sous la forme de rentes annuelles des fonctionnaires, 50 millions.

Il faut que certaines complaisances se renouvellent plus si l'on ne veut pas, dans quelques années, arriver à un chiffre de 400 millions de retraités pour les fonctionnaires. (Tres bien ! tres bien !)

Bedouce. — On nous a dit qu'une réforme avait été effectuée ; mais il n'en reste pas moins que le percepteur des droits universitaires à Paris touche encore 58.000 francs et que le percepteur des droits universitaires à Paris touche encore 58.000 francs...

En vente à la Librairie de l'Humanité, 16, rue du Croissant. Compte rendu sténographique du Congrès de Nîmes. L'exemplaire : 3 fr. 25.

Et Bedouce parle en faveur de ces petits employés maltraités et qui demandent d'être fonctionnaires en fait à l'être en droit et en titre.

Bedouce. — Ce sont les conservateurs et les peuceurs qui s'opposent à la titularisation des commis d'enseignement, en se retranchant derrière la dépense qu'elle entraînerait pour les contribuables.

Mistral, succédant à Bedouce, appelle l'attention du gouvernement et de la Chambre sur la situation de l'industrie textile dans l'Isère au point de vue de la patente.

Mistral. — Depuis quelque temps, les petits métiers de tissage de cette région ont disparu et ont été remplacés par des usines dont le siège social est à Lyon.

M. Dumont avait déjà parlé de la question de l'exode des capitaux. Sembat rappelle que les premiers, les socialistes ont protesté contre le drainage de nos ressources financières par les gouvernements étrangers, et que l'Humanité, par les campagnes de Lysis, a su attirer l'attention du pays sur cette grosse question.

Personne n'ignore que le placement le plus important peut-être que nous ayons fait en fonds étrangers est celui que nous avons fait en Russie. Mais ce qui est singulier, c'est que personne n'est d'accord sur l'importance de ce placement.

On avait lancé, d'après un ministre des finances russes, le chiffre de 16 milliards ; il a été contredit. Je demande à M. le ministre des finances de faire le nécessaire pour que nous nous fassions renseigner exactement sur l'importance de ces placements.

M. Chastenot pose une question relative aux fortifications de Paris. On a promis pour 200 millions d'obligations du Trésor et on n'a pas vendu les fortifications ; rien ne s'oppose plus aujourd'hui à la vente de ces terrains.

La discussion générale est close. On commence l'examen des chapitres. On vote sur un amendement de M. de Monzie tendant à la suppression du sous-secrétariat des finances. L'amendement est repoussé.

En vente à la Librairie de l'Humanité, 16, rue du Croissant. Compte rendu sténographique du Congrès de Nîmes. L'exemplaire : 3 fr. 25.

LE TRAVAIL HORRIBLE

Visite aux usines d'Aubervilliers. - Les Charniers. Les autoclaves. - Des besoins qui font peur.

Près de Paris, il y a une ville où les fumées blanches et noires que crachent les cheminées d'usines obscurcissent le ciel sans relâche, où des odeurs pestilentielles assaillent le passant et le torturent inexorablement jusqu'à ce qu'il s'enfuit, le cœur soulevé ; où toutes les industries malsaines, toutes les besognes dont l'évocation seule fait frémir d'horreur et de dégoût se sont réunies comme pour fournir d'un coup le tableau de toutes les misères du travail : c'est Aubervilliers.

L'Union des Syndicats de la Seine va s'efforcer de grouper les travailleurs qui, dans d'intraçables conditions d'hygiène, pour des salaires infimes, préparent ce qu'il est convenu d'appeler « les produits chimiques, engrais et similaires ». Nous avons visité quelques usines. Si nous tentions de vous rapporter tout ce que nous avons vu, vous n'achèveriez pas la lecture de cet article.

Vous êtes-vous jamais demandé ce que deviennent les chevaux qui crèvent ou que l'on achève sur la voie publique ? Un tombereau bas les enlève — tous les Parisiens l'ont rencontré, chargé de son cadavre qui tend vers le ciel quatre fers brillants au bout des pattes rigides — il les conduit à Aubervilliers. Les charniers sont des hangars clos et dallés, au toit bas. Le sol est entièrement couvert de sang ; il court en rigoles, il s'étale en flaques. Des ouvriers saisissent le cheval mort, l'éventrent, le désarticulent, le vidant, le dépeçant avec des couteaux de bouchers. Tandis que l'un maintient une patte tranchée sur un billot, un autre, à coups de tranchet, fait sauter le fer. Au fond, accroupis côte à côte, une série de gros cylindres semblables à des corps de locomotives dont on aurait retiré la cheminée et les roues : ce sont les autoclaves. Là, par l'orifice supérieur, des ouvriers précipitent les chairs à la fourche et les calcinent. Voilà pour quoi, sur la ville aux longues rues droites lourdement pavées, aux maisons sales, aux chantiers clos, aux galeries terrées vagues, flottent jour et nuit de mortelles vapeurs. Les chairs calcinées, recueillies en des wagons, sont triées et servent à engraisser les champs.

Mais il n'est pas que des cadavres de chevaux dans le charnier. Toutes les bêtes mortes que l'on jette à la rue : les chiens, les chats, les oiseaux ; celles qui périssent au Jardin des Plantes, celles que tue la fourrière, celles qui servent aux expériences de la Faculté de médecine et reçoivent les virus des maladies épidémiques, sont envoyées à Aubervilliers. Elles s'amoncellent dans les hangars sanglants. Sous les quinquels, sous les flammes dansantes du

feu de bois, les bêtes mortes se colorent et le jeu des ombres les fait parfois paraître vivantes. Ainsi, au sommet d'un tas, parmi des molosses, nous vîmes un petit singe qui portait encore, noué sur le ventre, son rouge tablier de boteleur.

Leurs Salaires Les ouvriers, de leurs mains non gantées, dépoilèrent tous ces cadavres. Il arrive qu'ils se blessent à la pointe de leurs couteaux. C'est, presque à coup sûr, le tétanos. Il arrive qu'en désarticulant ou en dépoilant la bête, un os les pique. C'est la piqûre anatomique, généralement mortelle. Sur leur bras, s'étaient des taches lie-de-vin, indurées, parfois sanguinolentes : c'est l'eczéma professionnel.

Savez-vous combien ils reçoivent pour exécuter, durant onze heures par jour ce travail hideux que d'autres hommes, courageux et résolus pourtant, ne pourraient, à prix d'or, se résoudre à faire ? Quarante francs par semaine. Depuis peu, les dépeceurs professionnels ont reçu quarante-cinq francs. Pas de vêtements de travail, pas d'antiseptiques, pas de gants, pas de réfectoire : on « prend le casse-croûte » sur le tas ; lisez, dans le charnier.

Il est compris que le pouvoir d'améliorer leurs conditions de travail était en eux seuls. Ils ont résolu de constituer un Syndicat. Avant toute déclaration officielle, des renvois ont été prononcés ; des ouvriers ont été chassés parce qu'on les soupçonnait de participer au mouvement d'organisation. Qu'importe : les militants de l'Union des Syndicats ont juré que le groupement serait constitué. Il le sera. Et il agira.

On ne pense jamais à nous, déclaraient mélancoliquement certains des ouvriers que nous interrogeons. Les ingrats ! Comme si l'on ne pensait pas à prendre contre eux, contre tous ceux de leur classe, de nouvelles mesures de répression, comme si l'on ne pensait pas à intensifier leur servage par de nouvelles « lois ».

Travaux de Femmes Dans la cité du douloureux travail, la besogne de ces hommes n'est pas la plus effroyable, leur tâche n'est pas la plus dure ! Il y a les usines où l'on traite les viandes putréfiées, les animaux que le service vétérinaire a refusés aux Abattoirs ; il y a les usines où des femmes, parmi les immondes, trient les os ; il y a les boyarderies où des fillettes aux mains rongées par la potasse gagnent deux sous de l'heure ; trempées d'eau des pieds à la tête !

Ces travaux, nous essaierons de vous les décrire. Mais il conviendrait, pour aujourd'hui, de s'en tenir là, n'est-ce pas ? L.-M. BONNEFF.

et, accompagnée de la concierge, elle alla chercher un serrurier. La porte fut ouverte. Les deux jeunes gens gisaient inanimés sur le lit et près d'eux un radiateur dont le tuyau de caoutchouc laissait échapper du gaz. Un médecin appelé sur-le-champ ne put que constater la mort de la jeune femme. Quant au mari, il respira encore faiblement et on put le ramener grâce à des inhalations d'oxygène. M. D'Homme, commissaire de police du quartier Notre-Dame des Champs, a fait transporter M. Alliaud à l'hôpital Broca.

A l'hôpital, on déclare que l'état du malade, quoique grave, n'est pas désespéré. Deux amants s'empoisonnent Mlle Victorine Hébert, âgée de trente et un ans, auxiliaire dans un grand magasin de Paris, habitait depuis cinq mois dans une maison de la place Victor-Hugo, à Courbevoie. Elle avait déclaré, en prenant possession de son logement, avoir rompu définitivement ses relations avec un jeune homme de vingt-cinq ans, mécanicien à Levallois. Hier, on a trouvé dans sa chambre le corps de Victorine Hébert et celui de son ami : le couple s'était empoisonné.

Le conseil a abordé l'examen des différents projets qui seront prochainement soumis aux Chambres, conformément aux engagements pris par le gouvernement dans la déclaration ministérielle. Ces projets ont pour objet : 1° de réprimer les excitations au sabotage ; 2° de modifier la loi de 1845 en vue d'assurer complètement aux citoyens la sécurité des convois ; 3° d'organiser une procédure de conciliation et d'arbitrage pour le personnel des chemins de fer et d'intéresser la grève aux agents de la voie ferrée.

Le conseil s'est dès à présent mis d'accord sur le premier de ces projets. Le Contribuable récalcitrant Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du cas de notre ami Lhermitte. Pour protester contre l'illégalité de la perception de l'indemnité accordée aux conseillers municipaux, il refusa de payer ses contributions. Georges Lhermitte fut saisi et déposa des plaintes contre le préfet de la Seine qui ne furent pas suivies. Hier, devant la 10^e chambre, l'affaire venait, cependant sous la forme d'une demande en main-levée de saisie. Lhermitte qui plaideait lui-même, sollicita la sursis-jusqu'à ce que le Conseil d'Etat se soit prononcé sur la légalité du budget de la Ville. M. Maurice Bernard souleva l'incompétence sur le fond. Le substitut Granier conclura à huitaine. J. U.

AU CONSEIL MUNICIPAL Les Procédés de la Police DHERBECOURT POSE UNE QUESTION A M. LEPEINE Notre ami Dherbecourt, au cours de la séance, a demandé au préfet de police des explications sur les faits suivants : Lors d'une grève d'ouvriers serruriers, qui s'est produite il y a quelques mois, sur la simple réquisition d'un patron, des agents de police se sont introduits dans le local de l'Université Populaire du 18^e arrondissement, sous prétexte qu'un jeune « chasseur d'emploi » et la nécessité de protéger la fameuse « liberté du travail ». Quant à la perquisition faite chez Dherbecourt, le préfet déclare qu'il la regrette, mais s'empresse de couvrir ses agents qui, dit-il, ont fait tout leur devoir.

En quelques mots, le conseiller du 18^e constate que M. Lépine a dénué les faits et couverts, comme d'habitude, les brutes qui opèrent sous ses ordres. Il a gardé de décerner un ordre il y a quelques jours, une sanction au débat car il connaît la persistante soumission de la majorité de ses collègues à l'égard du chef des files. M. B.

Hors de France Le mouvement révolutionnaire Mexico, 21 novembre. — Le soulèvement qui avait été annoncé pour le 20 novembre n'a pas eu lieu. Aucun incident ne s'est produit. Bien que les autorités croient que l'ordre ne sera plus troublé, une surveillance active est toujours exercée. (Haras.)

Deux jeunes époux asphyxiés M. Alliaud, de l'Ecole normale supérieure, se mariait, samedi matin, avec une jeune institutrice, Mlle Maurice. Hier, sa belle-mère, Mme veuve Maurice, inquiète de ne pas avoir reçu la visite de sa fille et de son gendre, qui devaient venir dîner, avant-hier soir, chez elle, se rendit au domicile des deux jeunes époux, 141, boulevard Montparnasse. Arrivée devant la porte de leur appartement, elle sentit une violente odeur de gaz. Comme ses coups de sonnette restaient sans réponse, elle pressentit un malheur

et se précipita dans l'appartement. Elle trouva les deux jeunes mariés étendus sur le lit, morts. Le médecin appelé sur-le-champ constata qu'ils étaient asphyxiés par le gaz carbonique qui s'était accumulé dans la chambre. Les deux jeunes mariés étaient âgés de vingt-cinq et de vingt-huit ans. Les parents ont été avisés et les corps ont été transportés à l'hôpital.

Un homme qui se tue M. L. a été tué par un coup de feu tiré par un individu qui se trouvait dans la rue. Les circonstances de ce drame sont encore inconnues.

Un incendie à la gare M. L. a été blessé par un incendie qui a éclaté à la gare. Les secours ont été envoyés et l'incendie a été éteint.

Un accident de tramway M. L. a été blessé par un accident de tramway. Les secours ont été envoyés et l'incident a été réglé.

FEUILLETON DU 22 NOVEMBRE 1910 Le Journal d'un Parisien PAR VICTOR CYRIL 5 Décembre. — Il y a à la Brion, qui prétend avoir fait la campagne de 1870 comme sous-lieutenant. Sa raison n'est pas très solide. Il porte sur le dos une musette, que ses voisins emplissent avec tous les débris qui encombrant le plancher. Il y a Grumeau, qui boit ses vingt absinthés par jour. Leslie, qui ne dit jamais rien, les frères Coco, marchands de bonnets, dont le plus jeune est miné par la phthisie, et Dutart, qui s'en va par les rues avec son panier en criant de l'ail, des oignons, de l'échalotte ! Il y a encore Soufflet, un ancien acteur, Lasagne, philosophe éprouvé, qui s'est fabriqué un complet, avec un sac à charbon percé de trois trous, un dans le fond pour la tête et les deux autres sur les côtés pour les bras. Il y a Ducasse, qui n'a comme nez qu'un mince bourrelet de chair affectant assez la forme d'un haricot de Soissons ; on l'appelle l'ou d'haricot, parce que depuis longtemps les femmes lui ont tourné la tête. Il y a enfin le vieux Guignès, rempli de douleurs, noir et sale comme un bohémien. C'est l'homme de peine de la chambre. Toujours de corvée,

il recoud les boutons, raffiole les fonds de pantalons et les godillots. 9 Décembre. — Hier soir, on écoutait Brion, qui racontait avec de grands gestes des histoires de la Commune, quand la porte s'ouvrit en coup de vent, livrant pas sage à un individu vêtu d'une vareuse bleue et d'une casquette. J'arrive tout droit de Nanterre, cria-t-il. Je me suis évadé ! Il avait conservé par plaisanterie la cuiller à soupe des détenus passée suivant l'usage dans la boutonnière de sa vareuse. On lui fit fête, et aussitôt on se mit à parler de Nanterre. — Belle fabrique de squelettes ! dit Grumeau. Mieux vaut le bagne !... Une bouille de pain et un bol de bouillon ont trempé quelques lambeaux de feuilles de choux... Il faut se soutenir avec ça... Tu entres là robuste. Au bout d'un mois, tu brancies dans le mancho. — Ça dépend, observa Soufflet d'une voix emphatique. Je ne regrette pas d'y avoir séjourné. Grâce à moi les détenus, ont passé des heures agréables. J'étais leur lacteur et dans le réfectoire, tous les jours, vers six heures, je lisais devant un auditoire recueilli, des pages de Victor Hugo ou de Balzac. — C'est sûr qu'ils seraient mieux allés bouffer, interrompit Grumeau... Quand j'étais à Nanterre, moi, on m'a d'abord mis aux sacs... Oui, il fallait toute la journée raccommoder des vieux sacs à plâtre ou à charbon. Nous étions emplies dans une salle... si nombréux qu'on se touchait les sacs. La poussière, qui s'enlevait des sacs formait un nuage sur nos têtes... Et cette poussière nous desséchait la gorge, et nous la sentions pénétrer en nous et se coller à nos pommons. — C'est qu'on estimait que tu étais in-

capable de faire un autre travail, fit Soufflet. — Probable, dit Coco l'ainé... Ainsi moi, on m'avait mis à la cuisine ; j'épluchais les patates et j'étais aux premières pour me les caler. — Tais-toi donc, répliqua Grumeau ; on comptait les mensonges. Je sais où tu étais à Nanterre. Tu étais aux pots de lapin. Vous les avez tous vus, n'est-ce pas ? Ils sont armés d'un sécateur avec lequel ils tondent les queues poil par poil... C'est les derniers des derniers qu'on met là à cause de l'odeur des peaux qu'il prend à la gorge et vous épéche de manger. — Ça vaut bien les sacs, dit Coco. — Ça vaut les sacs ? Ça vaut les sacs ? riposta Grumeau menaçant... Non, mais visez-moi ça... Ça couche chez Fradin et ça voudrait mépriser les autres ! — Ça ça vaut les sacs ! répéta froidement Coco. Alors Grumeau, à bout d'arguments, retourna de sa bafoué un vieux restant de chique et le lui colla sur la face. 13 Décembre. — J'ai appris qu'on nous avait surnommés, Hémy et moi, Pipi et Caca, à cause de l'amitié qui fait de nous deux inséparables. 16 Décembre. — Pipi, c'est moi. 20 Décembre. — Ce soir, j'avais monté du déhât une soupe et deux portions de ragout. Dans un coin Brion nous regardait manger. Ses yeux luisaient de convoitise et ses mains tremblaient. Hémy, installé sur son lit, entrevit l'air de détresse qui tendait le visage de ce malheureux. Se renversant sur sa couche, il poussa un profond soupir et s'étira comme un homme gâté ; puis éloignant son assiette, il restait une bonne moitié de ragout, il me dit :

— Aide-moi à descendre. Il est bon de marcher un peu pendant la digestion. — Et nous sortîmes sans nous retourner. Je donnai le bras à Hémy, impatient de lui parler, mais craignant cette humeur farouche, qui lui fait considérer comme une offense le moindre mot élogieux et comme une déchéance de sa part le plus petit aveu de pitié ou d'émotion. — Tu avais encore faim, Hémy ? me décidai-je enfin à lui dire. — De quoi te mêles-tu ? rugit-il. Hémy ! Hémy ! De tels souvenirs sont une aide merveilleuse dans l'adversité ; ils vous enchaînent à jamais et vous fortifient contre la mort ! 25 Décembre. — Nous avons trouvé ce soir la chambre au grand complet ; car dehors, le froid sévissait, terrible. Je remarquai deux femmes venues d'un cabinet voisin pour se chauffer, et debout, au milieu de l'assistance, un tout jeune homme, presque un enfant, avec une chevelure blonde assez épaisse et des petites moustaches. Hémy qui, depuis un instant, me caressait sur le banc, qu'on avait rapproché du poêle, fit une place au nouveau venu en lui souhaitant le bonjour. Celui-ci ne comprit-il pas ou crut-il qu'on l'interrogeait ? Il commença à nous parler ainsi d'une voix égale et douce : — Mon père avait dans le port de Gênes une petite boutique où il vendait du fil pour la pêche, des harpons et toutes sortes de cordages. Mais mon père me malmait pas. Mon père était un homme très méchant... Je me rappelle qu'une fois j'avais tendu un grand filet contre le mur de la maison. Je n'aurais pas dû tendre ce filet contre le mur ; car les souris l'ont mangé pendant la nuit... Et à cause de cela je me suis sauvé de la maison... A douze ans, je suis engagé comme mousse sur un voi-

lier qui allait au Pirée. J'avais de mauvais yeux et j'aurais eu besoin de lunettes. Mais personne ne le savait. J'avais peur qu'il me grimpe dans la mâture. Un jour la tête m'a tourné et je suis tombé dans la mer... Il prononça ces derniers mots avec un accent si étrange et si calme, et j'étais moi-même dans une telle débilite qu'un vertige me prit. L'immensité grise et sans borne ondoyait autour de moi, et je dus m'accrocher à un bras d'Hémy, comme si j'allais choir dans le gouffre attirant et mobile. Le jeune homme continua : — Plus tard, je devins aide-cuisinier parce qu'on reconnut ma faiblesse de vue... Je m'échappai, je pars pour l'Espagne et tout le midi de la France avec une troupe de chanteurs... Et me voici. — Alors une des femmes qui s'appelaient Marie lui dit : — Chantez donc quelque chose. Il chanta le Mendiant d'amour. Et sa voix était si harmonieuse et si pure que nous fûmes tous dans l'extase, et que personne ne songea seulement à l'applaudir. 29 Décembre. — Nous ne prenons plus notre nourriture au déhât, et nous nous contentons de la cantine des fourneaux pour l'installation en est déplorable, mais la cuisine est bonne. Un escalier étroit aboutit à une galerie, autour de laquelle court une tablette à hauteur des coudes. On mange debout, les portions qui sont distribuées au guichet. Ce matin l'influence était considérable. On avait ouvert la porte de l'escalier à cause du froid. Nous avons dû nous mettre à la queue. Il y avait là des vieillards et

harbe blanche, silencieux et graves comme des doges de Venise, des vous de quinze ans ravagés par le vice et les privations, des pirovots aux faces brisées, des vieillards en grand nombre arrivés les premières et accroupies en grappes sur les marches. Les uns dorment, la tête enfoncée dans les genoux ; d'autres ne cessent de grommeler. J'en ai une devant moi, qui défend sa place à coups de béquilles. Son nez gonflé par le froid et comme spongieux lance dans l'air glacé des feux de rubis et d'amarante. 3 Janvier. — Ce soir le gros Pierre, qui est borgne, était étendu dans le couloir, ivre-mort. Deux femmes étaient assises sur sa poitrine et s'amusaient à lui piquer un œil avec une épingle. — Ma Julie, dit l'une, je t'assure que tu t'es trompée... Tu y as piqué le bon ! — Alors, si le voilà aveugle ! Elles se levèrent un peu effrayées et disparurent dans l'escalier. 4 Janvier. — Cette scène m'a hanté une partie de la nuit... Mais ce matin j'ai revu le gros Pierre. Il se dirigeait aussi facilement que d'habitude. — Das Gott geliebte ! dit Hémy à qui j'avais fait part de mes songes. 7 Janvier. — Nous avons déserté le fourneau de la rue Brise-Miche pour celui de la rue de l'Abbaye, également tenu par les gros, mais dont l'installation est plus moderne. La salle de restaurant très propre est séparée de la cuisine par un treillage percé d'un guichet, et se trouve pourvue de bancs et de tables. Aussi voudrait-on s'attarder ! (A suivre.)